

1825.

Costume Parisien.

(2312.)



Chapeau de crêpe. Robe de mérinos garnie de pattes de satin et d'olives à frange.



PETIT COURRIER DES DAMES

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*



~~~~~  
Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois,  
dont une d'homme et une de chapeaux.

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.  
pour six mois..... 18  
pour l'année..... 36  
50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.  
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N<sup>o</sup> 25;  
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, imp.-lib. du Journal, rue  
St.-Louis, N<sup>o</sup> 46, au Marais, et rue Richelieu, N<sup>o</sup> 67;  
MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, *Rathbone-place*.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et C<sup>ie</sup>, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. Zschech et Krinitz.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

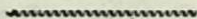
~~~~~  
MODES.

LONGCHAMP.

(Seconde Promenade.)

COMMENT, vous êtes encore à Longchamp, me dit
M^{me} de Cerney en entrant chez moi ce matin, et me trou-
vant occupée à réunir les notes que j'avais prises pour en

composer mon article *Modes*. — Ma chère amie, lui répondis-je gravement, vous n'ignorez pas que c'est toujours cette mémorable époque qui donne l'influence aux genres de modes qui s'adopteront avec plus ou moins de modification ou d'embellissement pendant le courant de l'été; vous devez concevoir avec quel soin j'ai observé jusqu'au moindre détail des toilettes : pendant trois jours, je me suis exposée, tantôt à l'ardeur du soleil, tantôt au froid, car le changement de température se faisait sentir d'une heure à l'autre; pendant trois jours, j'ai avalé quatre onces et demie de poussière, d'après le calcul fait par un Anglais à une once et demie par jour pour chaque curieux, et le tout pour faire mon état en conscience; j'espère qu'on n'a rien à me reprocher. Aussi ai-je recueilli d'immenses matériaux, et c'est pour mettre un peu d'ordre dans mes descriptions, que je les fais précéder par ordre de date. Je réserve donc pour la troisième promenade les détails des toilettes d'homme, puis à parler des brillans équipages, etc., et je consacre encore cet article entièrement aux dames, en leur rendant un compte exact des costumes qui ont été les plus remarqués, et des modes les plus générales.



Une robe de gros de Naples, *peau de nymphe*; au bas du jupon un rang de grosse chicorée; au-dessus, un rang de grands ronds, formés par des chicorées; une pélerine garnie de même, et sur le bout des manches, en gigot, cinq à six rangs de chicorées très-serrés les uns contre les autres, de sorte que, de loin, cette garniture aurait pu être prise pour une large fourrure placée au bas de la manche. Un chapeau de paille de riz, passe ronde assez petite, point de brides; une seule plume blanche nouée, placée au haut de la forme.



Une robe *fleur de soufre*, garnie de trois volans, découpés en feuilles (un cordonnet se place dans l'ourlet de ces feuilles pour leur donner de la consistance); pélerine disposée de même; capote en gros de Naples; un demi-voile qui se croisait en dessous des côtés de la passe, de manière à en remplir les vides, qui venaient ensuite se rejoindre au bord

de cette passe ; et continuait le demi-voile sur le derrière. (Nous donnons aujourd'hui ce costume).

On voyait aussi beaucoup de robes en gros de Naples, d'une couleur appelée *dernier soupir de Jocko*, absolument de la même nuance que celle de la robe de la femme assise que représente notre gravure.

Une autre robe *prime-rose* (jaune très-pâle, entre la couleur *serin* et *paille*) avait quatre grands remplis *ouatés* ; au-dessus de chaque rempli, un rouleau en satin ; sept à huit rouleaux, formant gerbe sur le corsage. Un chapeau de paille de riz, forme ronde et très-évasée ; trois plumes plates panachées en jaune-serin vers les bouts : doublure de la passe en crêpe serin ; brides flottantes en crêpe.

On a vu encore beaucoup de manches en gigot ; il y en avait en gaze ou tulle blanc, qui venaient s'attacher à l'épaulette, et laissaient voir à travers leur transparence la couleur de la manche courte qui tenait à la robe. Cependant, on pourrait entrevoir que cette mode de *gigot* ne durera plus long-tems, car des femmes très-élégantes ont paru avec des manches presque colantes, et ayant un mancheron orné de coques, crevés, biais, etc., comme on les portait il y a quelques tems.

Les collerettes n'ont encore subi aucune variation sensible. Elles sont la plupart à un seul collet rabattu, garnies de deux ruches espacées ; on les noue toujours avec un ruban sur le devant. Lorsque le ruban est trop large, on le tourne en forme de sautoir, et alors on ne fait pas de nœud.

On porte les souliers très-découpés : les plus nouveaux sont en gros de Naples vert-Jocko.

Nous avons vu à Longchamp quelques dames, dont les boucles d'oreilles, en acier, offraient sur le devant la forme exacte et presque le travail d'un bouton d'acier, tels qu'on les porte aux bracelets des manches, lorsqu'ils sont en étoffe comme la robe.

Des ombrelles blanches en soie brochée, ayant une haute frange en soie flose, dont les croisures étaient arrêtées par une perle d'acier, et chaque petit gland formé en perle d'acier; le manche aussi en acier : voilà les plus jolies ombrelles qui aient paru à Longchamp. Nous supposons qu'une partie de ces perles étaient soufflées; sans cela, la pesanteur de ce joli petit meuble aurait eu presque autant d'inconvéniens que peut en offrir l'ardeur du soleil.

Nous venons de donner en masse un aperçu de toutes les modes; restent encore mille petits objets de détail, qui, successivement, trouveront place dans notre feuille. Nous avons d'ailleurs à parler des choses délicieuses que nous avons vues dans les plus brillans magasins de modes et de nouveautés. Aux approches des fêtes de Longchamp, nous sommes presque regardées comme des *parias*, ou si nos *entrées de faveur* ne sont pas suspendues dans ces élégans ateliers, du moins est-il vrai que nous devons engager notre parole de femme que nous ne divulguerons rien de toutes les merveilles qui s'offrent à nos yeux; mais aujourd'hui les portes des temples nous sont ouvertes, avec permission de prendre copie des jolies modes que nous n'avons pu qu'admirer encore.

Nous parlerons cependant des chapeaux *mosaïques* et des chapeaux *sinnagalles*, qui signifient parure chinoise. Ces deux tissus, d'un goût tout-à-fait nouveau, sont de l'invention de M^{me} Vulout, rue Richelieu, n° 108. On voit aussi dans ce magasin la fleur *antocalle*, qui veut dire en français fleur de beauté. Cette fleur, dont les feuilles et la verdure sont entourées d'un espèce de duvet formé par des brins de marabouts, nous a paru charmante.

Extrait d'une lettre d'une mère à son fils, employé à Constantinople.

Paris, le 1^{er} avril 1825.

Mon cher fils, je viens enfin d'achever les *Lettres de madame la comtesse de la Ferté sur le Bosphore*; tu m'en avais souvent,

avec raison, recommandé la lecture, en m'assurant qu'elles offrent une peinture vraie des mœurs, des usages, des sites de Constantinople et de ses environs. J'en étais enchantée; je rendais grâce au hasard qui avait placé une femme d'un si grand mérite (1) dans la position, interdite à toute autre personne, de nous donner sur ce pays peu connu, quoique si fréquenté, des notions plus certaines que celles de lady Montague, lorsque je vis dans les journaux l'annonce du *Panorama de Constantinople*. J'avais bien des raisons pour y courir en toute hâte. La mémoire encore fraîche des *Lettres sur le Bosphore*, j'étais curieuse d'en vérifier les descriptions, de m'identifier, pour ainsi dire, par tous les moyens, au pays devenu le tien, depuis huit années que nous sommes séparés. Mon imagination, jusqu'ici, avait fait tous les frais, et c'est elle seule qui m'avait créé le monde où tu es. Il était fantastique comme elle, et par conséquent bien loin de la vérité.

Avec quelle émotion, quel attendrissement, mon cher fils, j'ai contemplé, du haut de la terre de Galatha où j'étais assise, le magnifique tableau qui s'est déroulé à nos yeux; avec quelle attention j'ai étudié, pendant plus de deux heures, les détails de la capitale de l'empire ottoman. Je croyais te voir au Palais de France, dont la construction, tout-à-fait européenne, indique si bien la noble destination; je croyais te voir encore dans chaque personnage de Péra, de Galatha, de Sophana, même sur le chemin de cette singulière et mélancolique promenade du Champ-des-Morts, plantée de hauts cyprès, qui composent presque la seule verdure de vos faubourgs. Mes yeux se remplirent de larmes, à la vue de tant de lieux que tu as sans doute parcourus souvent. Il me semble que j'irais maintenant te trouver, les yeux fermés, à Scutari, sur la côte délicieuse de l'Asie, qu'on dirait formée tout exprès pour vous offrir une vue admirable.

Tu me montres la mosquée de la sultane-mère, le mont Boulghourlou, lieu favori, dit-on, de l'abbé Delille, pendant son voyage. Voilà le pavillon de plaisance de la sultane

(1) M^{me} la comtesse de la Ferté, belle-mère de M. le marquis de Rivière, ancien ambassadeur à Constantinople.

Validé. Nous quittons la côte d'Asie, laissant derrière nous le mont Olympe et sa neige éternelle; nous repassons le canal, et tu me conduis à Constantinople. Je remarque le sérail, dont la principale façade regarde Calcédoine; la Tour Brûlée, la coupole Sainte-Irène, le vieux sérail, la tour des gardes, la mosquée élégante d'Achmet, avec ses minarets à trois galeries, les immenses bazars, les bains, le château des Sept-Tours, dont Dieu te préserve et nous aussi! la porte d'Andrinople, les ruines d'un bel et antique aqueduc, le palais du grand-visir, la maison des fous, qui, comme tu sais, sont en grande vénération chez les Turcs. Je ne finirais pas de te raconter ma promenade avec toi, et ma lettre serait trop longue.

Maintenant, rentrée seule en moi-même, pour juger de la vérité des aspects du lieu, des habitations qui distinguent par la couleur de leur extérieur le rang et la profession de ceux qui les habitent, j'ai dû recueillir les avis des personnes qui ont été à Constantinople; y ont résidé, et tous, d'une voix unanime, m'ont répondu que ce panorama est d'une imitation parfaite, et vraiment magique; en tout une fort belle chose. Il m'avait semblé qu'on aurait pu désirer plus d'air, en général; mais le nombre des maisons, extrêmement rapprochées, pour mieux dire, entassées dans des rues étroites, obligeait à faire sentir cette disposition; et ce manque d'air, loin d'être un défaut, devient un effet de vérité, qui tourne au profit de la plus sévère exactitude. Il est possible cependant que le ciel ne soit pas d'un ton assez chaud, et que la couleur locale ne soit pas assez observée.

Mon bon ami, ceux qui ont vu Constantinople s'écrient: Le voilà! je le reconnais! Ceux qui ne l'ont pas vu, se figureront aisément qu'ils y ont été; et, séparés comme moi des objets de leurs affections, il devront à cet ingénieux tableau des momens heureux, quoique mêlés de tristesse et de regrets. Il faut en convenir, les panoramas sont une production enchanteresse de la peinture; je les vois tous avec un intérêt bien différent, il est vrai, de celui que j'ai ressenti à la vue de Constantinople. Oh! qu'il y a de charmes à fixer la vue sur des lieux dont l'imagination défigure en tout la réalité, et ne l'atteint jamais quoi qu'elle fasse! Cette belle invention mériterait, ce me semble, quelques sacrifices, des encouragemens

de la part du gouvernement; les frais de ces tableaux sont immenses. Il deviendrait précieux parfois de les conserver pour y retrouver des monumens qu'on ne reverra plus, soit que la main des hommes ou du tems les détruise; ils offriraient des modèles vivans que l'on pourrait consulter pour les arts et l'instruction générale. Je citerai à l'appui de cette réflexion, les beaux panoramas d'Athènes et de Rio-Janeiro. Ils ont été détruits successivement pour se faire place; et déjà la véritable Athènes n'est plus l'Athènes du Panorama. Ses plus beaux monumens ont été renversés par la guerre des Grecs et des Turcs; il fussent restés inébranlables sur la toile vivante des Prevôt et Roumy. Tu peux maintenant, mon bien cher fils, causer avec moi de Constantinople, je l'ai vu réellement, je le sais par cœur; rien ne me sera étranger: voilà entre nous une relation de plus qui aura bien son prix.

R. G.

PETITE REVUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS. *La Marmotte de la Rapée*, imitation burlesque de *la Belle au bois dormant*, par M. Désaugiers.—M^{me} Jeanne, aubergiste du Port-à-l'Anglais, à l'enseigne de *la Bonne Friture*, s'est avisée d'aller voir l'opéra de *la Belle au bois dormant*, et d'en acheter la brochure. Ne pouvant résister à la vertu soporifique de cet ouvrage, M^{me} Jeanne s'est endormie dans le fiacre qui la ramenait chez elle. L'aubergiste de la Rapée, dépeuplant la Seine par la grande consommation de poissons qu'elle fait tous les jours, a encouru la disgrâce de la fée Merluiche, protectrice des habitans des eaux; et cette fée ayant changé en un lit le fiacre qui ramenait M^{me} Jeanne, celle-ci dort depuis déjà six mois dans un champ voisin de la Rapée. Dufourneau, son chef de cuisine, régit l'auberge depuis ce tems, et espère bien en devenir le maître. Il fait donc annoncer la léthargie de la dame Jeanne, et promettre une récompense honnête à celui qui la réveillera, mais pour la forme seulement, car il doute qu'on puisse y parvenir. Matamore, tambour-major, se présente pour désenchanter la dame, et part suivi de ses tambours et d'une foule d'oisifs du pays, car il y en a partout. Sur ces entrefaites, Landor, jeune oisieur bossu, boiteux et complètement difforme, arrive dans le champ où sommeille dame Jeanne: il est venu sur le dos d'une carpe qui l'a élevé au-dessus de l'eau, où il s'était jeté en fuyant des jeunes filles qui couraient après lui. Landor, après avoir tendu ses filets pour attraper des oiseaux, les appelle au moyen d'un sifflet: dame Jeanne à ce bruit croit, en rêvant, que l'opéra finit. Landor l'aperçoit, lui prend la main pour la réveiller, et en la lui secouant fait tomber la brochure qu'elle tient. O merveille! l'aubergiste se réveille. Bientôt Landor est changé en un jeune et beau batelier, et les deux amans prennent la route de Port-à-Anglais. Persillette, chargée de veiller sur *la Belle au champ dormant*, revient de la fontaine, et s'aperçoit que pour avoir été emplir son pot à l'eau,

elle a laissé fuir la dame Jeanne. Sa marraine, la fée Merluche, pour l'en punir, la change d'abord en perruche; mais elle consent à lui rendre sa forme première à une condition. « Eh! de quoi? lui demande la perruche. — C'est d'aller ramasser la brochure que tu vois au pied de ce banc de gazon. » Persillette obéit: à peine la pauvre enfant s'en est-elle saisie, qu'elle s'endort à son tour. Matamore arrive alors; mais ni ses cris, auxquels se mêlent ceux des habitants qui l'ont suivi, ni le roulement de ses tambours ne peuvent réveiller l'infortunée servante. Matamore la fait donc transporter au Port-à-l'Anglais, car il la prend toujours pour la dame Jeanne. Bientôt celle-ci s'aperçoit de la cause du sommeil de sa servante, et faisant détacher la ceinture qui retient la funeste brochure sur le corset de Persillette, cette jeune fille se réveille aussitôt en s'écriant: « Quel poids de moins! » Un double mariage finit l'ouvrage. D'après l'analyse que nous avons donnée de *la Belle au bois dormant*, il est facile de voir que M. Désaugiers a suivi exactement la marche de l'action, et l'arrangement des scènes de l'opéra de M. Planard; mais il a su beaucoup mieux que ce dernier enchaîner les scènes de son ouvrage, en motivant les situations. Des mots heureux, et le jeu des acteurs, ont fait réussir cette imitation, qui a un grand défaut selon nous: celui de rappeler l'opéra.

THÉÂTRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN. *Jocko, ou le Singe du Brésil.* — Une nouvelle de M. Pougens a fourni à deux auteurs l'occasion de mettre en œuvre le talent de Mazurier. Sous le costume d'un singe, cet acteur fait courir tout Paris dans ce moment, et aller les directeurs de son théâtre, ajoute-t-on; au fait il est impossible de faire la bête d'une manière plus spirituelle que lui: voilà ce qu'il y a de certain.

CIRQUE-OLYMPIQUE. — J'avais parlé plusieurs fois de ce théâtre, qui jouit toujours de la faveur du public; mais l'abondance des matières a forcé le compositeur du *Petit Courrier* de supprimer les articles qui le concernaient. Je m'empresse donc de réparer un silence involontaire, et d'annoncer que *le Testament*, dernier mimodrame représenté au Cirque, continue toujours ses succès et ses représentations. Je voudrais bien ajouter un mot sur l'écuyer Paul, si étonnant, et sur la grâce et l'adresse avec lesquelles M. Franconi aîné exerce son cheval *l'Aboukir*; mais tout ce que je pourrais dire serait toujours au-dessous de ce que nos lectrices pourront voir en allant au Cirque-Olympique; je me bornerai donc à les engager à s'y rendre avant le départ de MM. Franconi, qui doivent, dit-on, commencer bientôt leur tournée départementale.

C. DE M.

AVIS.

Les personnes qui ne tiennent pas à suivre la collection de notre Journal, et qui auraient encore entre leurs mains les textes des numéros du 15 avril, 5, 10, 15 et 20 mai 1824, 5, 10, 15 septembre, et ceux des 20, 25 et 31 janvier de cette année, nous obligeraient beaucoup en les adressant à notre bureau; on les reprendrait à raison de 40 centimes par texte.

A ce Numéro est jointe la Planche 294.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.